

## Répondre le doux nectar

DÉSIR DE SOUILLURE ET DISSOLUTION DE LA FIGURE

L'industrie du désir est particulièrement prolifique et créative pour éveiller la curiosité de nos regards, pour susciter une excitation en nous donnant l'illusion de toucher des fantasmes dérobés. Afin de tenir en éveil notre appétit d'obscénité, la pornographie va s'investir dans une surenchère d'images présentant parfois d'étranges performances. Mais avant tout, il faut préciser que la majorité des sites pornographiques que nous pouvons consulter actuellement sur internet propose des images qui sont faites par des hommes hétérosexuels pour le plaisir d'hommes également hétérosexuels. Aujourd'hui, bien que la pornographie s'ouvre sur d'autres sexualités, elle reste encore très hétéro-normée et nous observerons donc un point de vue sur le désir masculin qui paraît être encore lié à la notion de souillure et de honte. Nous nous intéresserons particulièrement à ce que l'on appelle des éjaculations faciales.

Depuis 1990, on constate que les scénarios des vidéos pornographiques sont réduits au minimum et que les pratiques sexuelles conduisent généralement au même dénouement, c'est-à-dire que l'homme se retire juste avant de jouir pour se répandre sur le visage de sa partenaire. L'image que l'on va considérer comme le but ultime résiderait donc dans cette souillure qui trouve son fondement dans un érotisme très bataillien animant un mouvement de va-et-vient entre le vil et l'idéal. Le produit de ces éjaculations va indiquer l'apogée de l'orgasme masculin et attirer notre attention sur le sperme : substance blanchâtre et gluante, constituée d'eau (entre 80 et 90%) mélangée à des substances organiques, du fructose, des protéines, des sels, des acides aminés et de nombreux enzymes. L'éjaculation faciale, déjà évoquée par le Marquis de Sade dans *La philosophie dans le boudoir*, va apparaître comme une pratique dégradante mais aussi instructive... Dans le quatrième dialogue, Dolmancé donne ces recommandations à la jeune fille :

Il faut que le sein et le visage de votre amie soient inondés [...] ; il faut qu'il lui décharge ce qui s'appelle au nez [...]. Eugénie, livrez votre imagination toute entière aux derniers écarts du libertinage ; songez que vous allez en voir les beaux mystères s'opérer sous vos yeux<sup>1</sup>.

Il faudrait donc être au plus près pour observer ce miracle par giclées. Actuellement, l'industrie pornographique va chercher à exhiber les mystères de l'orgasme masculin en rendant visible ces éjaculations sur la face des femmes. L'éjaculation faciale va ainsi devenir un passage obligé qui prend parfois des dimensions ahurissantes comme nous le verrons à travers la pratique japonaise du *bukkake* où plusieurs hommes répandent leur semence en se masturbant au dessus du visage de leur partenaire. Nous tenterons de comprendre ici ces pratiques masturbatoires : comment l'orgasme devient souillure en produisant une dissolution absolue de la figure. Nous observerons également cette volonté d'exposer l'intimité des corps à travers l'œuvre de l'artiste contemporain Philippe Meste de manière à mettre en évidence les obsessions liées aux images pornographiques.

### Un désir de souillure

Dans les images qui nous préoccupent pour cette étude, le sexe se charge négativement et peut se rapprocher de l'étymologie latine du terme « obscène » qui a une racine double et complexe<sup>2</sup>. On relève en effet deux termes d'origine latine qui sont *obscenitas* et *obscenus*. Le nom commun *obscenitas* (atis) indique l'indécence attachée principalement aux parties viriles, aux organes de la génération et l'adjectif *obscenus* (a, um) signifie en

1. Sade, *La Philosophie dans le Boudoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 138.

2. D'après le dictionnaire Latin Français, *Le Grand Gaffiot*, Paris, Hachette, 2000.

premier lieu ce qui est de mauvais augure, sinistre, funeste et fatal. Mais l'*obscenus* peut également définir ce qui est sale, dégoûtant, hideux puisque sa version nominative, *obscena*, désigne les excréments. Cette idée d'un sexe sale s'est en partie fondée sur la proximité du sexe et des organes de sécrétion urinaire et anale. Elle s'est perpétuée avec l'Église, mais aussi avec la psychanalyse qui a appuyé ces préjugés reliant l'excrémentiel et les organes génitaux que Sigmund Freud présente dans *La Vie sexuelle* avec cette formule : *inter urinas et faeces*<sup>1</sup>. Les sécrétions ou excréments sont immédiatement considérés comme étant abjects, des matières inassimilables, des déchets corporels que l'on doit rejeter loin du corps par hygiène. Dans son essai sur la notion de souillure, Mary Douglas situe ainsi les excréments par rapport au corps :

Il est logique que les orifices du corps symbolisent les points les plus vulnérables. La matière issue de ces orifices est de toute évidence marginale. Crachat, sang, lait, urine, excréments, larmes dépassent les limites du corps, du fait même de leur sécrétion<sup>2</sup>.

En d'autres termes, on peut aussi dire que ces matières ont traversé notre corps et sont le produit externe le plus profond de notre intimité interne. Mais en devenant visibles, ces matières suscitent le dégoût. Elles sont abjectes, du latin *abjectus*, du verbe *abjicere*, ce qui est jeté loin de soi, ce qui est jeté à terre. Dans cette énumération de sécrétions et de déchets corporels, Mary Douglas n'évoque pas l'éjaculation et le sperme. Pourtant, on note que la précieuse semence est également considérée comme une souillure à partir du moment où elle se répand hors du corps et devient visible. Nous utilisons d'ailleurs le terme de souillure nocturne pour évoquer l'éjaculation incontrôlée et produite lors du sommeil. Mais si le sperme versé peut sembler être une matière

méprisable, c'est aussi parce qu'il évoque un geste masturbatoire qui paraît contraire à la morale.

### Un produit de la masturbation

La masturbation est particulièrement mal vue à travers la morale chrétienne qui la condamne et qui l'a longtemps diabolisée en inventant toutes sortes de conséquences dramatiques comme la surdité, l'asthme, l'épilepsie, la stérilité... Pourtant, la masturbation ne renvoie pas directement à une interdiction religieuse mais plutôt à l'interprétation que l'on fit du passage d'Onan dans la Genèse. L'histoire d'Onan fut utilisée et interprétée en mêlant une peur profane de la dépense séminale à une condamnation chrétienne. Elle dit qu'Onan, à la mort de son frère Er, devait épouser sa femme selon une ancienne loi des Égyptiens et des Phéniciens. Il devait « susciter des enfants à son frère » mais selon la même loi, le premier enfant devait porter le nom du défunt frère. Onan, détestant la mémoire d'Er, refusa d'avoir des enfants avec sa veuve et jeta sa semence à terre :

Onan savait que la descendance ne serait pas à lui ; aussi, lorsqu'il allait vers la femme de son frère, il se souillait à terre, pour ne pas donner descendance à son frère<sup>3</sup>.

La souillure est donc à nouveau investie pour parler de cette semence que l'on ne dépose pas à l'intérieur du vagin mais que l'on jette à terre, loin de son corps, comme une ordure ordinaire. La Bible ne nous donne pas plus de détails, elle ne nous dit pas si Onan préférait se masturber plutôt qu'honorer cette femme ou s'il se retirait au dernier moment pour éjaculer à l'extérieur du corps. Quoiqu'il en soit, Onan fut condamné à mort et le poids de cette condamnation semble avoir été investi par confusion à travers le terme d'onanisme.

Ce terme que l'on rattache à la masturbation fut utilisé la première fois au XVIII<sup>e</sup> siècle, vers 1712, dans le traité de John Martin intitulé *Onania*.

3. *Bible Osty*, Paris, Seuil, 1983, chapitre 38, verset 9.

1. Sigmund FREUD écrit : « l'excrémentiel est bien trop intimement et inséparablement lié avec le sexuel, la situation des organes génitaux – *inter urinas et faeces* – demeure le facteur déterminant immuable. » *La Vie Sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 59.

2. Mary DOUGLAS, *De La Souillure, essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La découverte & Syros, 2001, p. 137.

Ce médecin charlatan présentait alors une nouvelle (et inconnue) maladie qui était la conséquence de la masturbation. Profitablement, il proposait de couteux remèdes pour sauver les pauvres gens de la tentation et, surtout, pour faire fortune de leur crédulité. En français le terme onanisme fut utilisé pour la première fois en 1758 dans un ouvrage du médecin Samuel-Auguste Tissot *L'onanisme, essai sur les maladies produites par la masturbation*. Mais l'onanisme ne dit pas ce qu'est la masturbation puisque cela n'envisage que la perte de matière séminale et on peut comprendre que ce geste soit considéré comme une sinistre dépense qui va à l'encontre du développement d'une société qui veut toujours être plus productive. Cette dépense peut paraître d'autant plus provocante lorsque le sperme vient se répandre de manière ostentatoire sur le visage alors que cette partie du corps est considérée comme étant la plus noble puisqu'elle regroupe nos sens et présente notre identité physique.

### Une souillure portée sur le visage

Les éjaculations faciales sont devenues très courantes dans l'industrie pornographique et bien qu'elles représentent le dénouement de nombreuses vidéos X, de nombreux sites consacrent des catégories entières au sperme... Il s'agit de compiler des éjaculations faciales, certaines de ces images vidéographiques sont faites par des amateurs qui soumettent ainsi le visage de leur partenaire à l'objectif de la caméra. Au final, nous n'observons que les conclusions dégoulinantes d'une masturbation ou d'une fellation : le cadrage est resserré sur le sexe masculin et sur les visages des différentes partenaires qui vont se succéder, les unes après les autres, dans un montage vidéographique souvent grossier. Ces enregistrements séquencés se présentent, en quelque sorte, comme un journal vidéo qui collecte une série de visages féminins offerts aux verges suspendues. Ils montrent une accumulation obsessionnelle de séquences limitant les rapports à cette éjaculation faciale, présentant parfois d'étonnants ralentis sur des envolées de sperme.

Ces images évacuent donc tout ce qui a pu se passer en amont entre les partenaires et elles

exercent un étrange pouvoir de fascination que l'artiste français Philippe Meste a tenté de soustraire. Les éjaculations visibles et leurs produits répandus sur le visage des femmes a inspiré cet artiste contemporain, qui a concentré toute une partie de sa production artistique sous l'intitulé *Sex*<sup>1</sup>. Entre 1998 et 2000, Meste a réalisé une série de photographies intitulée *Women in love* à partir d'extraits de films pornographiques qui présentent des éjaculations faciales. Dans ce travail, il photographie son écran de télévision pour capter cette image où la figure paraît être écumeuse, recouverte d'un crachat plus ou moins épais. En photographiant ces images vidéographiques, l'artiste vient fixer l'orgasme et figer ce moment d'extase afin d'en révéler « les beaux mystères ». Dans les images qu'il produit, il y a une contamination visqueuse qui attaque la figure et la forme, à laquelle il s'ajoute une trame d'écran cathodique qui brouille un peu plus l'image. L'ironie de ce titre *Women in love* ne nous présente pas les reflets d'éclans amoureux mais les traits de visages féminins qui se diluent sous nos yeux dans la matière séminale. Meste va aussi chercher à réaliser de manière indirecte des éjaculations faciales avec ces œuvres qu'il appelle des *Aquarelles*, c'est-à-dire en réalité des images extraites de magazines féminins sur lesquelles il s'est masturbé pour maculer le visage du mannequin. Le décalage qui se crée dans cette réappropriation de la photographie est multiple. D'abord l'organique vient se confronter au papier glacé, puis les traits de ces beautés froides vont peu à peu se troubler. Les *Aquarelles* de Meste nous amènent à revoir ainsi les considérations de Georges Bataille sur la souillure. Dans *L'érotisme*, ce dernier écrit :

La beauté importe au premier chef en ce que la laideur ne peut être souillée, et que l'essence de l'érotisme est la souillure. L'humanité, significative de l'interdit, est transgressée dans l'érotisme. Elle est transgressée, profanée, souillée. Plus grande est la beauté, plus profonde est la souillure<sup>2</sup>.

1. La pratique artistique de Philippe Meste s'organise selon les chapitres suivants : *Gun, Action, Sex, Money*. Il est représenté par la galerie Philippe Jousse à Paris.

2. Georges BATAILLE, *L'Érotisme*, Paris, Minuit, 1957, p. 160.

Georges Bataille évoque ici une souillure qui s'applique au corps pour le rendre désirable et former un érotisme qui confronte le vil et la beauté. Ces images publicitaires nous présentent le visage de femmes, des mannequins que l'on considère de toute beauté. Ainsi Phillippe Meste convoque sur une même surface deux mondes qui semblent s'opposer : celui de la mode et donc de la beauté aseptisée, et celui de la pornographie, c'est-à-dire de la souillure. Avec le temps, les tâches ont noirci et viennent attaquer la figure du mannequin qui paraît alors ridicule dans ces publicités où l'on vante les bienfaits cosmétiques. Mais Meste nous renvoie aussi au geste juvénile que de nombreux adolescents effectuent en secret sur les magazines de leurs mères ou les catalogues de ventes par correspondance. Il montre et expose ce que les jeunes hommes s'évertuaient à cacher, à essuyer. Il exhibe et expose au nez des spectateurs les produits de l'orgasme masculin en confondant son geste artistique à une masturbation et en reproduisant, de manière indirecte, les codes liés à l'industrie pornographique. L'artiste, souvent considéré dans nos sociétés hyper productives comme un « branleur », exulte la dépense et présente, de manière provocante, la masturbation comme le sommet de son art. Avec ses titres, Meste cherche à comparer son sperme à de l'aquarelle et les rapprochements qu'il propose viennent détourner avec ironie les *drippings* de peinture qui firent la gloire du peintre américain Jackson Pollock<sup>1</sup>. Il confond le désir d'étaler la matière, de recouvrir par giclées une surface, une toile ou bien un visage. Ainsi l'artiste, en cherchant à nous présenter une œuvre qui porte sur elle des traces de souillure, nous conduit à observer des taches révélant une pratique masturbatoire isolée et juvénile.

1. L'artiste Paul McCARTHY a d'ailleurs réalisé une vidéo en 1995 intitulée *The Painter*, qui parodiait de manière explicite les *drippings* de Jackson Pollock, personnalité artistique considérée aux États-Unis comme la figure emblématique du peintre.

## Une pratique de groupe

Or, la masturbation n'est pas toujours une pratique solitaire et il arrive parfois que des adolescents s'adonnent à d'étranges jeux dans les vestiaires, on parle par exemple du jeu de la Biscotte<sup>2</sup>. Ces réunions de jeunes pubères s'inspirent probablement de la culture pornographique car depuis les années 80, la pratique du *bukkake*<sup>3</sup> exerce une forte influence sur l'industrie du désir. Native du Japon, cette pratique du *bukkake*, dite aussi *bukkake shower*, peut se rapprocher de ce que l'on appelle des gang bangs qui regroupent plusieurs participants masculins pour une seule femme. La pratique du *bukkake* consiste à réunir un groupe d'hommes autour d'une femme à genoux se masturbant ainsi au dessus d'elle pour au final éjaculer directement sur son visage. Ils vont ainsi venir déverser leur semence les uns après les autres de manière à mêler leurs spermatozoïdes pour recouvrir complètement le visage de l'actrice ou de la modèle. Plus il y a de participants, plus le *bukkake* semble prendre de l'importance car le recouvrement de la figure sera alors presque total. L'humiliation induite par le *bukkake* a alimenté des mythes sur les origines de cette pratique et l'industrie pornographique occidentale voulait que l'on reconnaisse dans ces images un rite ancestral qui cherche à punir les femmes adultères.

En réalité, ce déplacement vers la figure de la femme peut surtout s'expliquer par le fait que l'on cherchait dans les années 80 à détourner les règles de bienséance, venues de l'occident, qui empêchaient de photographier directement le sexe. Celui-ci n'avait pourtant pas si mauvaise réputation au Japon puisqu'il y est considéré comme vital et sacré. Dans les textes anciens qui présentent les mythes fondateurs du Japon, on trouve *Le Ko Ji Ki*<sup>4</sup> (712 après J-C) où le commencement du monde prend forme avec le couple Izanami et

2. Pratique qui réunit des adolescents pour éjaculer sur une biscotte.

3. Ce terme de *bukkake* provient du verbe japonais *bukkakeru* qui signifie « éclabousser d'eau » ; il désigne aussi un plat de nouilles.

4. *Le Ko Ji Ki* présente la chronique de faits anciens. Ces textes sont considérés comme les plus anciens du Japon et ils ont inspiré de nombreuses croyances du shintoïsme.

Izanaki, mais sans notion de péché<sup>1</sup>. On note un important écart culturel qui produit des différences fondamentales par rapport à nos considérations occidentales sur l'érotisme puisqu'au Japon, le fruit défendu ne se trouve pas au niveau des parties génitales, il semble au contraire se fonder dans la pudeur des sentiments et des émois. Si le *bukkake* suscite une fascination, c'est plus probablement parce qu'il cadre le visage et touche justement le miroir des émotions. L'intérêt de ces images vidéographiques ou photographiques semble provenir de la gêne que la femme ressent et exprime par des grimaces, des mouvements de dégoût, des cris de surprise ou des rires révélant son malaise. Les cadrages sont donc généralement très resserrés sur le visage de l'actrice dont les traits paraissent comme se dissoudre dans l'opalescence du sperme accumulé. Les hommes qui participent à cette étrange mise en scène apparaissent très peu à l'écran, on n'aperçoit au final que leur verge et leur orgasme de manière plus insistante. L'engouement de l'industrie pornographique occidentale pour le *bukkake* réside en partie dans l'humiliation et dans la performance liées au nombre souvent spectaculaire de participants qui mêlent leurs semences dans l'anonymat.

Ce mélange de liquide séminal va inspirer à Philippe Meste une œuvre démesurée qui met en évidence cet exploit masturbatoire. Entre 2004 et 2007, Meste a cherché à récolter un mètre cube de sperme pour réaliser une œuvre intitulée *Sperm-cube*, pour ne rassembler que le produit de ces éjaculations anonymes. La trace de la masturbation n'est plus un détail dans l'image, une tâche pour ses *Aquarelles*, mais devient plutôt un véritable monument contenant un système de réfrigération. Pour ériger ce monument, un appel au liquide

séminal a été fait sur internet<sup>2</sup>. Il était demandé à tous les internautes mâles qui le souhaitaient d'offrir leur semence afin que celle-ci se mêle à d'autres et forme au final un mètre cube de sperme. Un kit était alors envoyé avec un petit tube en plastique transparent pour récupérer les produits de la masturbation. Le projet semble être resté en suspens mais le concept est toujours actif. Ces éjaculations en dehors d'un but de procréation tentent de frôler les records et elles provoquent indirectement les banques du sperme qui voient dans le liquide séminal un bien précieux, une semence qui peut apporter la vie. Ici, *que nenni* de la vie, de la descendance, car le gaspillage semble être le seul but du cube de sperme. L'éjaculation ainsi répandue rejoint d'une certaine manière les réflexions de Georges Bataille dans « La notion de dépense », initialement publiée dans la *Critique Sociale* (n°7), en janvier 1933. L'auteur y explique que la dépense jouait un rôle important dans diverses sociétés et fondait de nombreux rituels religieux et d'échanges. Il écrit :

Les cultes exigent un gaspillage sanglant d'hommes et d'animaux de *sacrifice*. Le sacrifice n'est autre, au sens étymologique du mot, que la production de choses *sacrées*. Dès l'abord, il apparaît que les choses sacrées sont constituées par une opération de perte<sup>3</sup>.

Avec son cube de sperme, Meste ne met personne à mort mais son projet peut se rapprocher indirectement d'un sacrifice puisqu'il attaque une source vitale : la semence. Ainsi réunis, les produits de toutes ces éjaculations peuvent être compris comme une dépense troublante car elle touche l'importance qu'évoque ce liquide afin de provoquer cette impression de sacrilège. Meste semble vouloir s'approcher du sacré seulement

1. Voir à ce sujet l'ouvrage de Théo Lésoualc'h, *Erotique du Japon*, Paris, Henri Veyrier, 1978. On apprend entre-autres dans cet ouvrage qu'au Japon les organes génitaux, vulve et phallus sont des éléments sacrés que l'on vénère dans des sanctuaires pour favoriser la fertilité et la puissance vitale. Par exemple le sanctuaire de Tagata, mais aussi le sanctuaire phallique qui dépend du temple bouddhique d'Ohana-san dans l'île de Shikoku (où des femmes portent encore des offrandes au phallus de pierre). Voir aussi le livre d'Agnès Giard, *L'imaginaire érotique au japon*, Paris, Albin Michel, 2006.

2. Sur le site de l'artiste, <[www.spermcube.org](http://www.spermcube.org)>, on trouvait encore cet appel actif en août 2008 : « Spermcube, c'est... réunir un mètre cube de sperme préservé et congelé dans un cube transparent. Une œuvre collective internationale, ouverte à tous, universelle. PARTICIPEZ ! ». Actuellement son site n'active plus le lien vers le Spermcube et ce projet apparaît dans les archives de l'artiste, dans les projets réalisés.

3. Georges BATAILLE, *La Part maudite*, Paris, Minuit, 1967, p. 29.

pour pouvoir l'attaquer, la matière séminale est alors présente comme le gage d'une réalité défiée. Cette réalisation peut déstabiliser, voire même choquer, et le mélange qui se fait entre toutes ces semences provoque un malaise qui porte en lui les règles obscures des combinaisons monstrueuses. Sur son site, Mihnea Mircan exprime un des aspects de ce projet en ces termes :

Le *spermcube* contient toutes les possibilités de vie, toutes les figures possibles réunies les unes sur les autres dans une agglomération déconcertante, sans historiques personnels, ou avec leur propre entrelacement chaotique comme possible *background*, une machine célibataire bio politiquement incorrecte génératrice d'anonymat, de vie indifférenciée et impuissante<sup>1</sup>.

L'obscénité d'un tel volume de sperme peut nous renvoyer au mauvais augure de la racine *obscenus*, aux peurs et aux horreurs qui peuvent découler de cette importante dépense vitale. Meste détourne l'aspect sacré de la matière séminale, il produit une forme de sacrilège en présentant la plus grande impuissance à procréer. L'art n'est plus seulement une dépense symbolique, il se combine à une dépense organique, mettant ainsi le corps et la pornographie au centre d'étranges projets qui évacuent toute notion de désir sexuel. C'est-à-dire que, contrairement à l'industrie du désir, le projet n'est pas de susciter chez celui qui regarde une excitation physique mais au contraire, d'animer un mouvement de répulsion. Cette volonté de provoquer celui qui regarde semble d'autant plus évidente dans l'installation *Miroir* que Meste réalise en 2001. Sur ces surfaces réfléchissantes nous remarquons des traces, d'épaisses éclaboussures qui entachent ces miroirs et, en se rapprochant des cartels nous apprenons qu'il s'agit bien de traces masturbatoires. Si ces giclées peuvent encore nous évoquer, de manière maladroite, le geste pictural, elles viennent aussi s'apposer indirectement sur le reflet du visage de celui qui regarde. Le spectateur semble alors piégé par sa

propre volonté de voir ce qui fait l'œuvre, de se voir à travers le produit de ces éjaculations. L'abjection se mêle ainsi à la curiosité fondant insidieusement le projet artistique dans des fantasmes véhiculés par l'industrie pornographique.

### Pour finir

En attachant un peu d'attention à l'industrie pornographique, on remarque que celle-ci est beaucoup plus créative qu'elle n'y paraît car elle tente de renouveler notre curiosité envers les tabous du sexe et du corps afin d'aiguiser un désir ému. La pornographie continue à nous interroger et à inspirer des artistes car elle maintient une évolution formelle avec des glissements qui s'opèrent entre les images : les pénétrations cadrées au plus près, les vulves ouvertes s'éclipsent pour nous conduire vers d'autres accès au plaisir. La vulnérabilité des orifices qu'évoque Mary Douglas dans son essai *De la Souillure* alimente la pornographie qui s'amuse ainsi à confondre de manière symbolique les percées du corps : le sexe, l'anus, la bouche, les narines, les yeux... L'industrie pornographique tente de pénétrer de tous côtés les corps comme pour accéder à cet intérieur caché, à notre corps organique, à nos substances et nos sécrétions.

Mais où réside l'intimité ? Ce sperme ainsi répandu donne à voir une intimité du corps, celle qui s'expose en dehors du sexe masculin et féminin pour n'être que matière et dépense. L'amoncellement des matières séminales au cours du *bukkake* provoque un dégoût qui peut s'appréhender de manière morale mais aussi physique. La dépense que représentent ces semences répandues et mêlées peut déranger nos principes moraux mais il s'ajoute à cela, la consistance de ce cataplasme visqueux. Dans le *bukkake*, la figure de la femme n'est pas seulement souillée, son visage est comme absorbé par ce magma dégoulinant et ses traits paraissent ainsi fondre devant la caméra et sous les charges des éjaculations successives. Dans ces images, l'industrie pornographique joue avec des matières qui peuvent paraître sacrées comme pour mettre en évidence l'aspect sacrificiel qui émane de ces étranges mises en scène où l'on attaque la dignité des femmes.

1. Mihnea MIRCAN, <<http://www.jousse-entreprise.com/contemporary-art.php?texts=true&id=37&PHPSESSID=b3dada425a6dc77c8f16fd339c70bode>>, traduit par Emily KING, consulté le 30 mai 2013.

Bien que les origines du *bukkake* ne relèvent pas du rite, nous ne pouvons pas écarter l'image symbolique d'une lapidation masturbatoire, mais celle-ci résonne seulement à travers un érotisme occidental fondé sur la honte et la soumission. La puissance érotique de la souillure est donc renouvelée à travers ces pratiques exotiques bien qu'elles ne suivent pas exactement les mêmes mécanismes de fascination pour l'abjection. Alors que la pornographie occidentale paraît blasée des exhibitions des orifices et des profondes pénétrations, la pratique du *bukkake* éveille une nouvelle fascination qui réactualise notre désir d'abjection. Julia Kristeva explique ainsi le trouble continu de nos désirs dans son livre *Pouvoirs de l'horreur* avec ces termes :

Il y a dans l'abjection une de ces violentes et obscures révoltes contre ce qui menace et paraît venir d'un dehors ou d'un dedans exorbitant, jeté à côté du possible, du tolérable, du pensable [...] ça sollicite, inquiète, fascine le désir qui pourtant ne se laisse pas séduire. Apeuré, il se détourne. Écœuré, il rejette [...]. Inlassablement, comme un boomerang indomptable, un pôle d'appel et de répulsion met celui qui en est habité littéralement hors de lui<sup>1</sup>.

Dans le mouvement produit par cette attraction et cette répulsion, viennent se fonder des fantasmes ambivalents qui désirent les femmes pour mieux les salir et les maîtriser à terre. Ainsi, d'autres catégories plus *hard* de l'industrie pornographique vont jusqu'à proposer des pratiques scatologiques qui reconduisent la souillure sous les intitulés de *Golden Shower* et de *Brownlovers*. Le corps se donne *in substantia* à l'autre et convoque d'autres fantasmes qui relèveraient alors plus du fétichisme que de la stricte humiliation. La mécanique érotique n'est finalement pas si figée dans des codes culturels, ses rouages se déplacent sans cesse pour se réinventer à travers de nouvelles images pornographiques et créer de faux rituels amoureux.

Céline CADAUREILLE

1. Julia KRISTEVA, *Pouvoirs de l'Horreur: Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, 1980, p. 150.